

Les Bigoudens dans les Forces Françaises Libres

Ce document signé de Pierre-Jean Berrou concerne les Bigoudens

dans les Forces Françaises Libres en deux articles successifs

parus dans la revue Cap Caval (N°7 de décembre 1986 et 8 d'avril 87)

éditions « Startigenn ar Vro Vigoudenn » , 11 place Gambetta 29120 Pont-L'Abbé

LES FUSILIERS MARINS BIGOUDENS de la France Libre.

Ils étaient jeunes, impétueux et généreux, ils ne voulaient croire à la défaite mais lorsque l'armée allemande arriva en Bretagne et fut à leur porte, dans leur port, ils serrèrent les poings, se rassemblèrent et partirent. Certains ne revinrent jamais.

Ils avaient entendu parler d'une possible résistance, d'un regroupement de l'armée française en Angleterre. Avaient-ils entendu l'appel de De Gaulle? Peu s'en souviennent mais qu'importait le nom du chef. Ce qu'ils voulaient: résister sous une autre forme, sur d'autres fronts, refuser l'asservissement.

L'odyssée des pêcheurs sénéens, partis massivement en Angleterre dès juin 1940 est bien connue, celle des bigoudens, plus dispersée, l'est un peu moins.

Pierre Jean Berrou, jeune témoin de l'effervescence qui régnait alors chez ses aînés a voulu décrire leur aventure. Il a enquêté, interrogé les familles et les derniers survivants. Des coupures de presse, des photos inédites sont sorties des tiroirs, nous allons les partager.

Le premier volet de son travail paraît dans ce numéro. La deuxième partie suivra mais l'enquête peut se prolonger au-delà si des lecteurs apportent de nouveaux témoignages, de nouveaux documents. L'auteur les en remercie par avance.

De 1940 à 1945, jetés dans la tourmente de la guerre, les jeunes Français ont connu des destins extrêmement variés. Chacun à sa place a pu vivre des heures tragiques et parfois des épisodes héroïques. Plus que d'autres, en s'engageant nombreux dans la Résistance, les Bretons ont consenti de lourds sacrifices pour la libération de la Patrie.

L'histoire vécue durant cette période par une quinzaine de jeunes Bigoudens nous semble hors du commun. Simples marins-pêcheurs, peu prédestinés à porter les armes, surtout à terre, ils furent pourtant parmi les tout premiers engagés volontaires à Londres en juin 1940 aux côtés du général de Gaulle.

Leur histoire se fonde dans celle du célèbre bataillon de fusiliers-marins de la «France libre» autour duquel s'est progressivement reconstituée la nouvelle armée française.

Partis encore adolescents après l'appel du 18 juin, ayant guerroyé pendant cinq ans sur trois continents, les rescapés d'entre-eux; vétérans parmi les vétérans, furent parmi les tout premiers de l'armée alliée à atteindre le Rhin en 1945, libérant totalement le pays.

Le Guilvinec, juin 1940

Juin 1940, l'avance allemande prend des allures de promenade militaire

après le franchissement de la Seine. Les troupes motorisées nazies déferlent alors en Bretagne sans opposition.

Les marins guilvinistes mobilisés dans les ports de Brest et de Lorient, abandonnés le 18 juin par tous les navires de guerre, tentent de rejoindre leur domicile à la hâte. Parmi eux, il y a des rescapés de Dunkerque, des évacués d'Angleterre, des affectés spéciaux à la surveillance des ports qui ne disposent pas de bâtiment pour fuir.

Quelques-uns, empruntent ce 19 juin, des chemins détournés, parfois à travers champs, pour éviter d'être faits prisonniers. Des auto-cars bondés, avec des grappes de marins accrochés aux échelles, descendent de Brest vers le Sud-Finistère. A Châteaulin, ils croisent les premiers uniformes vert-de-gris sur des side-cars poussiéreux, avant-garde de l'armée victorieuse.

Arrivés enfin au Guilvinec, ces marins en fuite, troquent très vite leurs

Angleterre: 1940. Camp d'Aldershot: départ en exercice. Une des toutes premières photos des combattants de la France libre.

Au premier rang, accroupis: Émile Peron (sans casque, 2^{ème} à gauche) Lili Sinou. Au deuxième rang: Eugène Berrou à droite.



habits militaires contre les « cotons » traditionnels et avec anxiété, attendent les événements.

A Tal-ar-Groas, point d'ancrage des pêcheurs à terre, on voit d'abord arriver deux voitures militaires belges chargées de pompons rouges en armes. Sabotées, elles finiront leur périple dans la grève de Men-Meur; triste raccourci de la débâcle au fin fond du Finistère!

Par ailleurs, venant de Concarneau et de Quiberon où ils pêchaient la sardine, les marins trop âgés pour faire la guerre et les tout jeunes refluent sur leurs pinasses vers leur port d'attache, devant les passages répétés des avions de reconnaissance ennemis.

Le 20 juin, des motocyclistes allemands suivis d'auto-mitrailleuses couvertes de branchages défilent à Tal-ar-Groas et se déploient autour du centre. Comme s'ils connaissaient déjà la ville, les vainqueurs prennent position à la poste, à l'Inscription maritime, à la gendarmerie et au poste des douaniers dont ils brisent les mousquetons.

Pour assurer la protection du chenal d'entrée du port, ils placent un canon près de l'abri du canot de sauvetage et déposent des approvisionnements dans le local. Déjà, ils réquisitionnent des cantonnements pour le gros des troupes qui doit suivre.

Précédés d'une mauvaise réputation propagée par des réfugiés du Nord parvenus jusqu'au Guilvinec, ces premiers Allemands se montrent pourtant aimables, souriants. Les cafés qui, depuis deux jours, étaient fermés pour éviter tout incident, sont réouverts. Les vainqueurs les fréquentent, payant même à boire aux consommateurs et leur offrant des cigarettes. Quelques-uns photographient des Bigoudennes, distribuent des bonbons aux enfants qui s'enhardissent déjà à pénétrer dans leurs cantonnements.

Des patrons-pêcheurs guilvinistes, affectés spéciaux, en escale à Châteaulin au retour de Brest, se voient offrir du champagne à gogo. Difficile de refuser! Obéissant aux ordres, les troupes victorieuses tiennent à faire une excellente impression. L'image du bon Allemand doit s'opposer à celle de l'Anglais perfide.

Ce sont ces bons Allemands là que plusieurs jeunes Guilvinistes envisagent pourtant de quitter. L'appel du 18 juin du Général de Gaulle a-t-il été entendu dans le port bigouden? Il est difficile de l'affirmer, mais la nouvelle s'est répan-



Angleterre: 1940. Une des toutes premières photos des premiers volontaires de la France libre au camp d'entraînement d'Aldershot. Le noyau est si peu important que les fusiliers-marins en battledress anglais se trouvent mélangés avec quelques chasseurs (2 au premier plan). On reconnaît au 2^{ème} rang accroupis de droite à gauche: Lili Sinou, le s.m. Eugène Berrou et Émile Péron sans leur barbe. Debout: Yves Le Bras d'Ouessant.

due dès le 19 à Brest et à Lorient, parmi les marins repliés et évacués et semble-t-il parmi quelques équipages qui fuyaient Quiberon.

Préparatifs de départs vers l'Angleterre

« Marins français, efforcez-vous de rejoindre ceux qui veulent combattre encore... ».

22-24 juin, des rumeurs de départ vers les îles britanniques percent dans les conversations sur le quai du Guilvinec et dans les cafés du port.

Le 23, en fin d'après-midi, dans le bistrot de la grand'rue, « Au Retour des thoniers », des camarades de jeunesse, marins-pêcheurs de 19-20 ans se réunissent comme à l'accoutumée; mais ce jour-là, les visages semblent plus sérieux. Il y a là Raymond Le Corre, Marcel Le Goff, Léon Cosquer, Corentin Cossec, Fernand Coïc le fils de la patronne et son demi-frère Marcel Guénolé ainsi que deux autres camarades un peu plus âgés revenus de la guerre, Lili Sinou et Michel Baltas.

La discussion s'anime mais sans éclat. Les jeunes gens parlent bien évidemment de la présence des Allemands dans la ville, une présence qu'ils ont du mal à accepter. L'un d'eux s'exclame soudain « Nous n'allons tout de même pas rester là avec les Boches! ». Tous acquiescent aussitôt en serrant les poings et envisagent très vite les possi-

bilités d'un départ en bateau.

Parmi les clients accoudés au comptoir, Yves Frelaud, patron d'un atelier de moteurs marins, prête l'oreille distraitemment. Très intéressé, il s'approche des jeunes gens, se mêle à leur conversation et les encourage vivement à quitter le port le plus tôt possible, avant que les Allemands n'aient mis en place un dispositif dissuasif. Avait-il lui-même entendu parler de l'appel à la résistance et de l'accueil favorable des Anglais? Nul doute. Il leur propose même une adresse à rejoindre en Cornouaille britannique avec laquelle il entretient des relations professionnelles.

La volonté de départ s'affermi peu à peu chez les jeunes pêcheurs. Reste à trouver l'essentiel, un bon bateau prêt à naviguer. « Prenez donc le mien » propose le père de Marcel Guénolé qui, pour le compte d'un armateur, commande le *Korrigan*, un malamock de 50 chevaux C.L.M. avec chaluts et panneaux à bord. Une aubaine!

Ils se quittent enthousiasmés et tels des conspirateurs, se donnent rendez-vous pour le lendemain matin pour confirmer leur détermination et prendre les dernières décisions. Qui va tenir la barre? Aucun d'entre-eux ne possède de brevet de navigation à la pêche au large! Habitué à piloter la pinasse de son père dans la zone côtière, Raymond Le Corre, pense pouvoir conduire le « *Korrigan* » jusqu'en Angleterre en naviguant à l'estime. Quelques

conseils d'un patron chevronné doivent suffire. Marcel Guénolé est un peu mécanicien; il s'occupera du moteur.

L'imminence du départ est connue de bouche à oreille. Des jeunes gens se concertent ici et là. Quelques-uns se rendent auprès de l'administrateur de l'Inscription maritime qui déconseille les sorties en bateau car, selon lui, les Allemands surveillent les côtes par leurs avions de reconnaissance.

Cela n'arrête pas Henri Le Goff, âgé de vingt-six ans qui appartenait avant sa mobilisation à l'équipage de Raymond Le Corre. Mis au courant par ce dernier, il adhère aussitôt au projet sans réserve. Par ailleurs, Sébastien Nédélec, du village de Robiner, charpentier de marine à Léchiagat avant-guerre, qui venait de rentrer à pied de l'arsenal de Brest s'en vient aux nouvelles sur le port, ce matin-là. Ayant entendu la rumeur, il trouve le contact sans trop de mal et rentre chez lui en annonçant simplement à ses parents stupéfaits «Je pars ce soir pour l'Angleterre».

Le départ est ainsi prévu pour le 24 au soir. Au cours de la journée, on déplace le *Korrigan* de Lostendro vers la rade sans trop attirer l'attention. La manœuvre ne passe cependant pas inaperçue... A la nuit tombante, Lili Sinou et Léon Cosquer siphonnent du gas-oil dans d'autres malamocks... mais c'est pour une bonne cause.

Léon ne prévient ses parents qu'à la toute dernière minute en préparant son sac, ne prenant pour tout équipement qu'un «coton» de rechange et une paire de sabots de bois. Aussitôt, ils essaient de le dissuader, mais obstiné, Léon maintient sa volonté de partir... avec les 500F donnés par sa mère résignée.

Chez Marcel Le Goff, les derniers instants sont plus dramatiques. Sa mère et sa sœur pleurent et veulent le retenir. Marcel est le tout dernier d'une grande famille, le petit pour lequel la maman a toujours été plus inquiète. Veuve de pêcheur, elle avait tenu à accompagner son fils à Quimper pour la saison de pêche à la sardine, lui réparant ses filets; le grand départ projeté lui est insupportable. Ses supplications restant sans effet, elle confie à Marcel une petite statuette de la Vierge logée dans un étui de bois, achetée au pardon de Saint-Trémeur en lui recommandant bien de ne jamais la quitter. «Elle te préservera de tous les dangers» ajoute-t-elle.

Les camarades se retrouvent parmi la foule des promeneurs du soir et font les vivres en commun. Plusieurs casiers de vin aimablement offerts par le Bar

des thoniers, approvisionnent abondamment la cambuse. Et l'on attend la nuit noire...

Depuis le 23 juin, indépendamment des jeunes pêcheurs, un groupe de marins de carrière complotait aussi à l'initiative d'Eugène Berrou second-maître torpilleur, évacué de Dunkerque à la suite du naufrage du *Foudroyant* et de Léon Berlivet, replié de Lorient. Accompagnés de Pierre Dilosquer et de Mathieu Bargain, ils s'étaient rendus auprès de Joseph Manac'h, le plus ancien d'entre-eux, rescapé de Dunkerque, lui aussi, pour lui demander conseil.

Bien décidés à ne pas tomber aux mains des Allemands, les quatre officiers-mariniers envisagent de se rendre en Angleterre pour tenter d'y rejoindre au plus près, la Marine française présente dans les ports britanniques depuis la débâcle. L'armistice prévoyait le maintien des navires de guerre sous contrôle français, leur ralliement pourrait être utile. L'administrateur de l'Inscription maritime qu'ils préviennent, leur signifie qu'il leur est interdit impérativement de quitter la France, à la fois par les autorités allemandes et par les nouvelles autorités françaises. Chacun doit rester à son poste! A leur grand étonnement, il leur reproche de vouloir entraîner des jeunes gens avec eux.

Déçus, ils maintiennent toutefois leur volonté de réintégrer leur corps d'origine afin de recevoir les ordres de leurs chefs directs. Insoumis mais disciplinés tout de même, ils décident dans l'immé-

diat de prendre contact avec Raymond Le Corre.

Pour éviter la captivité

Pendant ce temps, un troisième groupe de Guilvinistes complotait indépendamment des précédents lui aussi. Une quinzaine de marins-pêcheurs presque tous pères de famille et récemment rentrés de Brest, tuent le temps ce 24 juin après-midi en jouant aux boules. Tout en pointant, sans grand enthousiasme, ils s'interrogent avec une certaine inquiétude, sur leur avenir immédiat. Parmi eux, Henri Sinou, Yvon Guéneq, Mathieu Bargain, Hervé Criquet, etc...

L'armistice prenant effet le 25 juin, des affiches viennent d'être apposées en divers points de la ville demandant aux mobilisés de se rendre à la caserne de Quimper, afin de se constituer prisonniers aux autorités allemandes. Les boulistes en prennent connaissance et décident aussitôt de se réunir avant souper dans l'arrière-salle en sous-sol chez «Marie-Prince», l'un des bistrotts du quai, pour discuter d'un éventuel départ vers l'Angleterre, préférable selon eux à leur transfert vers les camps allemands. La nouvelle s'est propagée dans la ville car les voilà une trentaine à cette réunion.

Tout s'est joué très vite. Pour échapper à la captivité, la décision grave de

La première section de fusillers-marins au camp de Quastina (Palestine) en avril 1941 avant la campagne de Syrie.

De gauche à droite, au 1^{er} rang (assis): Abel Le Noac'h, Morel, Y. Tavernier, Basquin. Au 2^{ème} rang: Le Pan, Guiton, Émile Péron, Dewever, Elie, Barrés. Au 3^{ème} rang: Jean Ansquer, Kerleroux, Eugène Berrou. Au 4^{ème} rang (debout): Gilard, Y. Le Bras, Morvan, Birman; Bihan, Pitron, Samson, Potier, Théo Gillet, Moniot, Raphaël Quideau (ou Choquer), Kowtrowsky, Guéguen, Colin et Gallipot.



s'emparer d'un malamok est prise à l'unanimité. Malheureusement, la plupart des pinasses et des chalutiers sont au mouillage ou à sec au fond du port depuis la débâcle. Le *Mouxoul* de Corentin Poullelaouen a cependant été repéré en rade. Convient-il pour une expédition lointaine? Désigné pour ravitailler la population, il doit sortir en mer le lendemain pour pêcher la sardine. Les filets, la rogue, les équipements personnels de l'équipage, sont à bord.

Le soir, le *Mouscoul* reçoit la visite discrète de quelques comploteurs. Prévenu par l'un de ses matelots qui a observé la scène, le patron ne s'en inquiète guère car, par crainte de départ, il a justement fait enlever préventivement les injecteurs du moteur.

Qu'à cela ne tienne! Le groupe comprend plusieurs mécaniciens qui se chargent de prélever les pièces manquantes sur un moteur semblable. Du gas-oil, dont un fût de 200l est volé dans plusieurs bateaux; les circonstances l'obligent! Le bar de «Marie-Prince» fournit un casier à bouteilles pour soutenir le moral des émigrants. Le départ est prévu après minuit en couple avec le *Korrigan*.

A Léchiagat aussi...

A Léchiagat, il semblerait qu'un projet de départ n'ait pu aboutir, mais on n'ignore pas qu'il se prépare une expédition sur l'autre rive du Steir. C'est ainsi que Raphaël Quideau, 20 ans, bien connu dans les milieux sportifs, fait ses adieux à sa famille peu avant la tombée de la nuit, dans le petit village de Croas-Malo. Il a du mal à desserrer l'étreinte de sa mère, qui ne comprend pas son obstination et veut le retenir. La maman a déjà perdu son fils aîné Xavier, décédé à l'hôpital maritime de Lorient, au début de ce mois de juin. Elle pleure, suppliant, craignant de ne plus revoir Raphaël et redoutant aussi qu'il n'entraîne son cadet Lucien dans l'aventure.

Mais animé par une force à laquelle il ne peut résister, Raphaël reste sourd à ses supplications, répondant invariablement «il faut que je parte maman, il faut que je parte mais si je savais que l'on t'inquiéterait par ma faute, je resterais». Et s'arrachant brusquement des bras de sa mère, il file sans se retourner. Pour la maman, le danger n'est plus en France mais en Angleterre menacée par les forces allemandes.

Raphaël court rejoindre son camarade Emile Péron, quartier-maître de carrière, en permission depuis le début de juin, qui aspire comme ses aînés du Guilvinec à retrouver la Marine française.

Leurs frères, plus jeunes, Rodolphe Péron et Lucien Quideau, sont chargés de les mener en canot vers le *Korrigan*. Deux Belges, le père et le fils de seize ans, embarquent avec eux. Qui sont-ils? Réfugiés depuis le début de l'attaque allemande, ils logent à Léchiagat sous les combles d'une maison du port, voisine de celle d'Emile. Ils ont sans doute, eux aussi, eu vent du projet.

Le départ vers l'Angleterre

Dans la nuit noire, des ombres se fauillent sans bruit vers le quai. A bord des deux malamocks, on se prépare calmement, les mécaniciens vérifiant une dernière fois les moteurs. Un canot fait quelques va-et-vient entre la cale et le mouillage; on entend des hèlelements étouffés.

Ne soupçonnant pas les départs, les Boches n'ont pris aucune disposition spéciale: pas de couvre-feu, pas de sentinelle sur le môle, pas de patrouille dans les rues, semble-t-il.

Dans le «*Korrigan*» prennent place, outre les jeunes gens, un invité de dernière heure, Alain Caillard, marin-pêcheur et les quatre marins de carrière en civil mais avec sac ou valise pleins d'uniformes. En silence, les passagers se réfugient dans la cale.

Un clapotis de godille attire l'attention des veilleurs. Venant de Léchiagat, un carot s'approche prudemment du malamock et accoste en douceur. Ce sont Emile Péron et Raphaël Quideau, accompagnés des deux Belges. Rodolphe Péron voudrait bien suivre son aîné et se prépare à grimper à bord mais Emile du revers de la main, le repousse dans la barque, lui signifiant qu'il reste encore un petit frère à nourrir à la maison.

Au total, dix-neuf hommes dans le *Korrigan*. Dans le *Mouscoul*, on se compte: quinze hommes sur la trentaine des présents à la réunion. Les autres n'ont pas obtenu l'autorisation de l'épouse ou de la mère.

Vers 1 heure et demie du matin, les ancres sont levées sans bruit avant de lancer les moteurs. Sur le môle, une ombre, inquiète... est-ce un Allemand? Non! Quelqu'un reconnaît le père de Marcel Guénolé venu assister au départ de son bateau. Plus loin, quelques jeunes gens, venus en curieux et les deux jeunes sœurs de Sébastien Nédélec envoyées aux nouvelles par leur mère.

Les deux malamocks, tous feux éteints, se suivent à distance dans le chenal, mais, au-delà de Penmarc'h, bientôt se perdent de vue dans la nuit. A bord du *Mouscoul*, on s'affole quelque peu car personne ne sait naviguer très loin à l'estime et l'on devait suivre la route tracée par Raymond Le Corre.

Tant pis! Le vin est tiré, il faut le boire! Mathieu Bargain et Henri Sinou se relaient à la barre: cap à l'ouest à

Tel-Aviv: mai 1941. Rencontre de fusillers avec des Australiens de l'armée britannique. En haut: officier australien, Y. Tavernier de Lannilis, Emile Péron, Australien, Marcel Le Goff. Accroupis: F. Choquer de Brest (entre deux Australiens).



l'aveuglette, puis après une longue route, hors de la zone dangereuse, cap au nord vers l'Angleterre. En bas dans la cale, règne une bonne « ambiance » : on se fie au bon flair du capitaine d'occasion. Au bout de quelque 36 heures de route sans incident ni mauvaise rencontre, la terre est en vue, une côte à falaise inconnue qu'on ne peut aborder sans pilote. Est-ce vraiment l'Angleterre, s'inquiète-t-on ? Un paquebot venant du large se rapproche d'eux peu à peu ; Victoire ! Il bat pavillon britannique. Le *Mouscoul* suit alors son sillage et arrive en face de Falmouth. Un chalutier prend le relais et les mène vers le port à travers un champ de mines.

Quant au *Korrigan*, sa traversée du Channel fut beaucoup plus mouvementée. Le moteur tomba trois fois en panne. On hissa la trinquette mais elle ne fut pas d'un grand secours. Marcel Guénoilé, heureusement, décela les insuffisances des bouteilles à air. En pleine mer, les évadés rencontrèrent un chalutier belge, en pêche comme en temps de paix. L'équipage leur offrit poissons et crabes qui permirent d'améliorer leur menu plutôt frugal. L'attente fut longue pour les passagers contraints de séjourner dans la cale de peur d'attirer l'attention d'éventuels avions de reconnaissance allemands. La seconde nuit de route, ils naviguèrent tous feux éteints, malgré les risques, pour ne pas être repérés par des sous-marins ennemis.

Enfin terre ! A quelques milles de la côte anglaise, ils hissèrent le pavillon français. Les passagers purent enfin respirer à grands poumons. Escorté par des pêcheurs côtiers, le *Korrigan* entra au port de Mevagissey au N.E. de Falmouth.

L'engagement dans la France libre

Bien accueillis à Mevagissey, les Guilvinistes du *Korrigan* sont pris en charge par les services de l'immigration mais ils sont cependant fouillés par des policiers qui craignent les infiltrations d'espions allemands. Les formalités terminées, ils sont conduits au restaurant puis logés et le lendemain, transportés à Falmouth. Dans un cinéma transformé en dortoir, ils reçoivent la visite d'un officier émissaire du Général de Gaulle qui leur parle de son appel du 18 juin et de sa volonté de constituer une armée pour combat-



Les Fusillers-marins en escale à Tel-Aviv (Palestine) en mai 1941 avant la campagne de Syrie. Raphaël Quideau (à gauche), Lili Sinou, Théo Gillet de Roscoff.

tre aux côtés des Anglais.

Pour la plupart d'entre eux, c'est la première fois qu'ils entendent évoquer clairement cet appel ; les jeunes pêcheurs du *Korrigan* n'hésitent pourtant pas longtemps : c'est oui pour De Gaulle et la « France libre », une « France libre » qui a tout juste une semaine d'existence. Les voilà devenus les tout premiers compagnons de lutte du premier des résistants.

C'est aussitôt le départ pour Londres où ils sont accueillis au music-hall, « Olympia », transformé en centre de regroupement des volontaires.

Chez les quatre marins de carrière on se concerta plus longuement et l'on s'interroge. Qui est ce Général de Gaulle, inconnu de tous. Leur sens du devoir les pousserait plutôt à suivre un amiral ! Mais où donc est la Marine française ? Les Anglais leur proposent de rapatrier vers les colonies d'Afrique du Nord, ceux qui refuseraient de continuer la guerre à leurs côtés.

Selon J. Manac'h, Eugène Berrou déclare alors très nettement : « Moi, je ne rentrerai en France que les armes à la main pour chasser les Allemands ! ». Il opte pour la « France libre ». Déjà en 1939, avant la déclaration de guerre qu'il pressentait, il avait dans sa dernière lettre exprimé sa volonté de faire son devoir jusqu'au bout : « S'il faut faire la guerre, on la fera volontiers » avait-il dit. Militaire de carrière, il n'était pas homme à se dérober.

Léon Berlivet fait le même choix. Tous deux savent désormais que la Marine les considère comme des déserteurs. Les deux autres choisissent le

rapatriement.

Ceux du *Mouscoul* reçoivent aussi l'officier de De Gaulle mais hésitent plus longuement. Ce sont presque tous des pères de famille et l'aventure n'est plus tellement de leur âge. Néanmoins, Henri Sinou refuse de rentrer en France déclarant avec force « nous n'avons tout de même pas volé un bateau pour en arriver là ! » Marin de commerce, habitué aux longues absences, il s'engage alors dans la « France libre ». Mathieu Bargain est le seul à suivre son sillage.

Tous les autres partent vers les camps de regroupement dans l'attente d'un rapatriement via Casablanca. Pour justifier son choix, l'un d'eux lance par boutade « la cambuse, ici, n'est pas très approvisionnée ! »

Premiers compagnons de De Gaulle

En ce mois de juin 1940, compte tenu du nombre considérable de Français qui ont transité par l'Angleterre, venant de Narvik, de Dunkerque, des ports français etc... et qui ont été sollicités pour un engagement dans la « France libre », les volontaires ne constituent qu'une minorité. Plus grand est alors le mérite de ces dix-sept Guilvinistes qui ont fait le choix de la Résistance.

A l'Olympia, ils voient de Gaulle, Churchill et de nombreuses personnalités anglaises. Ils signent alors officiellement un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Marins de profes-

seur, inscrits maritimes ou militaires de carrière, ils sont dirigés vers Portsmouth où le vieux cuirassé *Courbet*, réquisitionné par les Anglais, fait office de caserne.

Dans l'attente d'un équipement, ils restent en cotons et en sabots pendant près de trois semaines. Ainsi accoutrés, ils ne passent pas inaperçus sur les quais de Portsmouth. Des Anglais leur proposeront un bon prix pour leurs sabots de bois devenus inutilisés.

Bientôt ils vont être lancés dans une aventure peu commune à laquelle ils ne sont pas préparés.

En somme, indépendamment de l'appel du Général de Gaulle qui n'a été reçu au Guilvinec que d'une manière assez diffuse, le départ de ces Bigoudens résulte de trois motivations principales qui ont parfois pu se combiner. Les uns sont partis « pour ne pas rester avec les Allemands » ce qui recouvre plusieurs refus comme celui de se soumettre à la loi des vainqueurs, comportement logique chez des jeunes gens d'un naturel intrépide et assez insouciant. D'autres ont fui tout simplement pour éviter la captivité. Enfin certains ont voulu rejoindre la marine nationale invaincue et laissée depuis l'armistice sous l'autorité de l'amirauté française.

Au bataillon de fusiliers-marins

Dès le 10 juillet 1940, l'État-major de la France libre décide, suivant la tradition de Dixmude, de mettre sur pied un bataillon de fusiliers-marins. Le second maître secrétaire Léon Berlivet affecté au bureau de recrutement, reçoit l'ordre express de s'y consacrer en priorité malgré les besoins en équipages des navires ralliés.

L'objectif du Général de Gaulle est d'engager le plus tôt possible ses nouvelles forces aux côtés de l'Angleterre, assurant ainsi la réelle poursuite de la guerre par les armes françaises. Sur le *Courbet*, dix des marins Guilvinistes se portent volontaires pour le combat « à terre ». Ce sont : Louis Sinou et Sébastien Nédélec déjà mobilisés, ainsi que les jeunots Marcel Le Goff, Fernand Coïc, Léon Cosquer, Corentin Cossec et Raphaël Quideau qui pourtant n'ont jamais manipulé d'armes sinon sur les stands de tir de foire ; Henri Sinou, l'ancien, qui n'est cependant pas un com-

battant de formation car durant son service militaire, il exerçait les fonctions de quartier-maître commis, une spécialité rare en toute première ligne (néanmoins, son tempérament de lutteur le pousse à accepter les risques du fantassin de marine) ; les « fayots », Emile Péron, Q.M. manœuvrier de la Royale et Eugène Berrou, S.M. torpilleur, à la spécialité de pointe qu'on aurait dû orienter vers la guerre navale qui faisait rage. Le prestige des combattants de Dixmude dont le souvenir est resté très vif chez les marins bretons a certainement guidé leur choix même si plusieurs d'entre eux y ont perdu un oncle ou comme Eugène, un frère blessé mortellement sur l'Yser.

Vraisemblablement, pour demeurer ensemble, les Guilvinistes se sont entraînés mutuellement comme l'ont fait quatre autres de leurs compatriotes déjà recrutés pour des missions dangereuses de liaisons clandestines entre la Grande-Bretagne et la France, Raymond Le Corre, Henri Le Goff, Michel Baltas et Marcel Guérolé. Mathieu Bargain aurait bien désiré accompagner ses camarades mais sa spécialité de manœuvrier était déjà retenue pour compléter l'équipage de l'avisos « Savorgnan de Brazza ».

Des Bretons en majorité

Les nouveaux fusiliers sympathisent aussitôt avec les autres volontaires, Bre-

tons pour la plupart. Ils font connaissance avec Hervé Coïc de Pont-l'Abbé rallié à la France libre avec une grande partie des marins du « Brazza », avec Jean Ansquer, un petit gars d'Audierne de dix-huit à la figure d'enfant, évadé de France à bord d'une pinasse sardinière, avec Yves Le Bras d'Ouessant, Théo Gillet de Roscoff, Jean Morvan de Brest, Abel Le Noac'h de Concarneau, Robert Diquelou de Combrit Sainte-Marine, dix-sept ans seulement etc.

Très tôt, Robert n'accepta pas la présence ennemie dans son pays. Traversant l'Odet sur le bac avec un groupe d'Allemands, il refusa la cigarette qu'offrit l'un d'eux à tous les passagers, préférant lui tourner le dos. Son attitude parut très agressive car l'Allemand, pour l'impressionner, lui mit son revolver sous le menton. Le 24 juin, en compagnie de trois camarades, il quitta Bénodet pour rejoindre l'Angleterre en s'emparant d'un yacht de 6,40m, le *Va danser*. L'entreprise à la voile était très hasardeuse sans grande expérience de la mer. Parvenus seulement dans les parages d'Ouessant après trois jours de navigation, les évadés rencontrèrent un cargo grec qui faisait route vers Brest, investi par les Allemands. Les quatre camarades montèrent à bord et persuadèrent le commandant de détourner son navire vers l'Angleterre. Le *Va danser* fut alors lâché à la dérive.

Sur le *Courbet*, le service de recrutement estimant que Robert était trop jeune pour une unité combattante, voulut le verser en attente dans une compa-



Campagne de Syrie : juin 1941. Photographie d'un correspondant de guerre portant la légende « Deux soldats de la France libre ». Une photo ayant eu une carrière internationale dans de multiples journaux à l'époque. Il s'agit d'Eugène Berrou et d'Émile Péron derrière un muret de protection à Gaddabès sur la route de Damas.

gnie de scouts! Cruelle déception pour le jeune Bigouden qui désirait se battre à tout prix. Il insista tellement auprès des officiers qu'il fut accepté de guerre lasse.

Un entraînement intensif

Les fusiliers s'interrogent sur leur future destination. En juillet 1940, on s'attend avec angoisse sur l'archipel britannique, à une invasion allemande. L'Angleterre, au cours de cet été est surtout un pays que fuient les étrangers.

Récemment équipés, quelques dizaines de fusiliers dont Robert Diquelou, ont l'honneur de présenter les armes le 14 juillet à Londres devant le général de Gaulle, marquant ainsi la «pérennité de la République» que l'on avait étranglée en France métropolitaine.

Un entraînement intensif de deux mois à Aldershot puis à Morval camp, fait du bataillon une unité solide à «l'enthousiasme indescriptible» remarqué par tous les observateurs militaires. Les fusiliers se taillent déjà une excellente réputation dans la presse anglaise. Les plus hautes personnalités britanniques comme le roi Georges VI lui-même, viennent leur rendre visite soulignant ainsi toute l'importance de l'appui des Français libres pour l'Angleterre. Le 7 août 1940, De Gaulle les passe en revue.

Le bataillon de fusiliers-marins devient ainsi le symbole de la Résistance française. Première unité de combat «à terre» formée avec les tout premiers évadés de France et des raliés de la Marine, il constitue l'un des noyaux de la célèbre 1^{ère} Division Française libre qui deviendra elle-même le cœur de la future armée française rénovée de 1943-44. Qu'une dizaine de Guilvinistes aient appartenu à cette formation initiale d'un peu plus de 200 hommes mérite d'être retenu par l'histoire. A l'appel des noms, de Gaulle constate d'ailleurs que les Bretons représentent 70% des Résistants de 1940.

Mais qu'est-ce qui peut bien pousser au combat cette poignée de jeunes gens alors que tout s'est écroulé autour d'eux, que le Reich allemand est partout victorieux et que la grande masse des Français se résigne? Un patriotisme hors du commun? La volonté de défendre la France et la liberté? L'enthousiasme de la jeunesse, le goût du risque



Beyruth: juillet 1941, place des canons. Le général de Gaulle passe en revue les fusiliers-marins après la campagne de Syrie. Le marin qui ne présente pas les armes (il porte un fusil mitrailleur) est Hervé Coïc de Pont-l'Abbé.

et de l'aventure? Un rêve un peu fou? Certes, un peu tout cela, mais nos Guilvinistes ne se posent pas tant de questions. Ils sont «gonflés à bloc» et pressés d'en découdre avec les Boches.

Expédition vers l'Afrique

Le Général de Gaulle dévoile peu à peu ses intentions. Habillés du battle-dress anglais, les pompons rouges vont constituer une unité de débarquement destinée à rallier les colonies d'Afrique à la cause de la France libre, de gré ou de force. Le corps expéditionnaire comprend en outre un millier de volontaires étrangers de la Légion et des débris très hétéroclites de quelques autres unités, de passage en Angleterre après la débâcle.

Et alors commencent un long périple africain, une longue épopée victorieuse qui ne s'arrêtera qu'en Allemagne.

Le 30 août 1940, le bataillon quitte Liverpool sur le navire Westernland pour une première expédition vers Dakar, capitale de l'A.O.F. De Gaulle et son état-major prennent place à bord. Le hasard a voulu que trois des Guilvinistes soient maintenus en réserve sur le sol britannique dans l'attente du recrutement d'un deuxième bataillon. Coërentin Cossec, Léon Cosquer et Fernand Coïc, voient à leur grand regret leurs camarades partir sans eux. Grande déception! Mais ils les rejoindront à quelques semaines d'intervalle.

Le convoi franco-anglais parvient face à Dakar le 23 septembre. La petite armée gaulliste de 1500 hommes doit créer un choc psychologique destiné à rallier la garnison et la puissante marine

comprenant le cuirassé *Richelieu*. Hélas, l'expédition se solde par un échec. Fidèle au Maréchal Pétain et traumatisé depuis les événements de Mers-el-Kébir, la marine de Dakar tire sur les Français libres, même sur les parlementaires au drapeau blanc. Répartis sur trois avisos, les fusiliers débarquent alors à Rufisque pour tenter de prendre Dakar à revers. Mais voulant éviter une lutte fratricide, De Gaulle ordonne l'arrêt de l'attaque. Pris sous le feu de « l'ennemi », Mathieu Bargain doit réembarquer dans sa baleinière le 1^{er} groupe de voltigeurs de son camarade Eugène Berrou.

On déplore les premiers morts de la Libération. Parmi eux, Baptiste Dupuis de Saint-Pierre Penmarc'h, matelot sur l'avisos « Commandant Duboc », touché par un obus. De Gaulle le fera compagnon de la Libération à titre posthume (sa veuve Maria est la bigoudenne qui assiste chaque année à la cérémonie du Mont-Valérien).

Ce sera le seul échec, mais un échec traumatisant pour le chef de l'expédition. Après un regroupement dans une colonie anglaise voisine, l'Afrique équatoriale française devient le nouvel objectif. Les fusiliers débarquent au Gabon et s'emparent de Lambaréné et de Port Gentil dans des conditions très difficiles. Paludisme, dysenterie, maladies tropicales touchent de nombreux marins. Un combat naval fratricide entre deux navires français, le *Brazza* et le *Bougainville*, ayant chacun un Guilviniste à bord, tourne à l'avantage du premier.

Sans rancune envers leurs « agresseurs » Français libres, trois membres de l'équipage du navire coulé s'engagent dans les rangs des fusiliers. C'est ainsi que le Q.M. Cariou Pierre, de Saint-Guénolé suit le bataillon dans son périple.

L'expédition reprend autour de l'Afrique vers le Moyen-Orient, autre point stratégique dans la guerre. A Durban, les Bigoudiens sont heureux d'être accueillis par le père L'Hénoret, missionnaire originaire de Léchiagat. Hélas, on déplore parmi les Guilvinistes la mort de Sébastien Nédélec, victime d'une intoxication et d'une maladie tropicale. Il est enterré à Simonstown près du Cap de Bonne Espérance où il repose toujours.

Guerre fratricide en Syrie

Le 1^{er} bataillon poursuit sa route vers Djibouti, l'Erythrée puis Suez. La guerre du désert est déjà engagée. Les troupes italiennes de Libye renforcées par l'Afrika Korps de Rommel menacent l'Egypte. Un enjeu primordial.

En mai 1941, les fusiliers sont regroupés en Palestine dans le camp de Quastina où viennent d'arriver de nouveaux bataillons issus des colonies ralliées à la France libre. La 1^{ère} Division légère Française libre, forte de quelques milliers d'hommes où toutes les races sont représentées, est prête à entrer en action. Parmi les troupes indigènes et les volontaires étrangers de la Légion, le 1^{er} B.F.M. demeure l'une des rares formations d'origine métropolitaine. Une nouvelle fois, il défile devant le général de Gaulle.

Hitler soutient alors en Irak une révolte contre les Anglais et obtient du gouvernement de Vichy l'autorisation d'utiliser les aérodromes syriens. La Syrie et le Liban, possessions françaises restées fidèles au Maréchal, sont défendues par une forte armée de 35.000h. Et déjà commence la rotation des avions à croix noire menaçant tout le Moyen-Orient. Français libres et Anglais ne pouvant l'accepter, décident de pénétrer en Syrie, espérant un ralliement rapide des troupes vichystes. Une lutte fratricide se prépare à nouveau.

L'engagement dans les F.F.L. stipulait pourtant que les gaullistes ne pourraient être engagés contre d'autres troupes françaises. Chacun est prévenu et peut encore se retirer. Nos fusiliers acceptent de participer à la bataille pour laquelle il ne sera pas accordé de décoration.

Ce qui devait être une promenade militaire tourne vite au drame. Les troupes vichystes tirent les premières, même sur les parlementaires. Sur la route de Damas, le 1^{er} BFM est accueilli à coups de 75 dont il peut apprécier l'efficacité. Le champ de bataille est un terrain découvert très plat, caillouteux, désertique sans la moindre touffe. Dans la chaleur torride et des conditions de souffrance physique les plus dures, les hommes construisent des abris précaires.

Le 16 juin 1941 à Gaddabès, derrière un muret de protection, Emile Péron,

coiffé du casque anglais qui le fait ressembler à un sujet de sa Majesté, affublé d'une longue barbe datant du départ d'Aldershot, attend l'assaut à côté de son chef de groupe Eugène Berrou, barbu comme lui. Néanmoins, il trouve la force de sourire au correspondant de guerre. La photographie de cet instantané paraîtra dans la revue de la « France libre » et dans un journal anglais.

Quelque part dans un port d'Ecosse, le second-maître guilviniste Roger Guilamet, en escale après une mission sur le sous-marin *Rubis*, tout près des côtes de Norvège, apprendra ainsi avec émotion que dans un autre coin perdu du monde, son camarade d'école Eugène, né exactement le même jour que lui, combat aussi dans les rangs de la « France libre ».

Sur le chemin de Damas

L'attaque est menée comme en 1914, baïonnette au canon. L'oasis de Djaidet-Artouz où « l'ennemi » était retranché, tombe aux mains des fusiliers qui aussitôt renforcent leur position pour la nuit. Le lendemain 17 juin, le bataillon connaîtra la journée la plus épouvantable de toute la guerre comme le répéteront les

1942 - Beyrouth après la campagne de Syrie. Fernand Coic monte la garde.



rescapés qui, pourtant, connaîtront plus tard de terribles batailles. Aplatis dans le cimetière musulman de l'oasis, Eugène Berrou et ses compagnons, Jean Ansquer, Emile Péron, etc, se préparent à l'assaut. Devant eux, dans ce désert rocaillieux s'étend une plaine de terre lourde, couverte d'herbes sèches, longue de deux à trois kilomètres, uniformément plate, n'offrant absolument aucun abri. Il faudra la parcourir au pas de charge d'une seule traite, pour atteindre l'objectif, l'oasis voisine de Mouadanie d'où les canons vichystes les pilonnent. L'entreprise est hasardeuse avec les faibles moyens en armes dont ils disposent d'autant plus qu'elle se fera sans préparation d'artillerie pour ne pas décourager un éventuel ralliement de l'adversaire.

Qu'importe! L'ordre de l'attaque est donné à midi douze dans la chaleur caniculaire. Les marins bondissent de leurs abris et foncent comme à l'abordage.

Dans la foumaise, Eugène Berrou «mène splendidement son groupe à l'assaut et tombe à la tête de ses hommes alors qu'il atteint l'objectif désigné». Jean Ansquer veut le secourir mais son chef a été foudroyé, frappé en plein front; il continue alors sa course vers les premiers arbres de l'Oasis quant tout à coup, les troupes vichystes contre-attaquent avec chars et automitrailleuses faisant des coupes sombres parmi les fusiliers contraints au repli en terrain découvert.

Raphaël Quideau à son tour est fauché, blessé au ventre et très vite torturé par la soif sous ce soleil de plomb. Marcel Le Goff qui vient d'avoir vingt ans depuis quelques jours court à perdre haleine sous le bombardement en pensant à son village natal qu'il n'espère plus revoir tant le tir adverse est intense. Parvenu après une retraite effrénée sous le couvert des arbres de Djaidet-Artous, Jean Ansquer s'effondre tout à coup, les deux jambes cisailées par un obus de 75. Perdant son sang en abondance, il doit être évacué de toute urgence. Dans le fracas des explosions, Marcel Le Goff charge aussitôt son camarade sur ses épaules et le transporte en toute hâte vers les brancardiers, trébuchant sur la rocaille, faisant bien attention à ne pas perdre l'une des jambes qui pend encore affreusement. Jean sera sauvé.

Un lourd bilan

Le bilan est très lourd chez les fusiliers-

marins. Sur les quatre-vingt-dix engagés dans la bataille du 17 juin, une dizaine d'entre-eux restent allongés sans vie, tels Abel Le Noach, Jean Morvan, François Guéguen de Brest. Vingt autres sont grièvement blessés: Théo Gillet de Roscoff, une artère fémorale sectionnée est un miraculé; il attendra tout l'après-midi dans la chaleur torride et toute la nuit froide avant d'être secouru et évacué au petit matin. Raphaël Quideau ne peut résister à la soif terrible qui le tenaille; l'eau qu'il boit lui sera fatale. Il succombera le lendemain à ses blessures et sera enterré dans le cimetière de Damas aux côtés de son camarade Eugène. C'est pour eux que Théo Gillet a écrit un poème épique dont nous extrayons cette strophe:

«Comme Bayard vous eut aimés,
Toi Dewever et toi Ielhé,
Et toi Berrou et toi Guéguen
Chuts à Damas sur le chemin.»

En Bretagne, «La Dépêche de Brest» relate journellement les péripéties de cette guerre fratricide, soulignant la défense héroïque de Damas, le combat acharné et opiniâtre des Français fidèles au Maréchal, face aux «troupes de la dissidence» au service d'une armée étrangère.

Néanmoins, Damas tombe le 21 juin. Se trompant d'amis, les généraux vichystes demandent l'intervention des stukas allemands pour sauver leur situation compromise, mais ne peuvent éviter la capitulation.

Dans l'ensemble de la campagne, les Français libres ont perdu un quart de leurs effectifs, trois fois plus que les Anglais, Australiens, Hindous etc, engagés dans la même bataille. Le bataillon de fusiliers-marins perdit aussi son premier commandant, le capitaine de corvette Détrovat, lâchement assassiné à Damas par un prisonnier vichyste auquel il avait laissé son arme en toute confiance.

Entre les Français des deux camps, des rancunes subsisteront longtemps, des plaies auront bien du mal à se cicatriser.

Plus de quarante-cinq ans sont passés et pourtant de vieux compagnons d'armes d'Eugène Berrou comme Yves Le Bras d'Ouessant et le premier-maître Georges Le Sant de Vendée, qui ont connu toutes les batailles et vu disparaître près de 200 fusiliers, se souviennent encore de lui aujourd'hui avec une

grande émotion. Dans tout le bataillon le groupe d'Eugène avait l'une des meilleurs réputations de cohésion et de solidité au combat comme dans les moments de détente. Aux «escales» leurs soldes de volontaires étaient dépensées en commun tous grades confondus. Le groupe incarnait vivement l'esprit «Free French» à la discipline douce, sa force principale étant plutôt la volonté de Résistance à l'asservissement de la Patrie. Eugène a laissé le souvenir d'un meneur d'hommes, «d'un type formidable et d'un baroudeur du tonnerre».

Quelques ralliements à la «France libre» parmi les récents adversaires viennent renforcer le Bataillon qui panse ses blessures. La guerre est finie pour Jean Ansquer, dix-neuf ans seulement depuis le 14 juin. Sa vie désormais va se dérouler d'hôpital en hôpital et en centre de rééducation vers l'Angleterre. Mais il ne regrette rien et garde son moral élevé. Filmé par le service cinématographique de l'armée, il sera montré en exemple à ses camarades amputés comme lui.

Fanion d'un escadron du régiment de fusiliers-marins.

Pierre-Jean Berrou.

(à suivre)

